

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1951, tome 49, p. 403-405

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

« Difficile est non satiram scribere. »

Juvénal

Parmi nos lecteurs, il s'en est trouvé d'assez pervers pour railler notre raison sociale « binomique » en nous taxant de faiblesse et d'impuissance solitaire. Mais ne voyez-vous pas, Messieurs, que la réunion de deux signataires entraîne un immense avantage : cela permet, lorsque l'on reçoit une critique, si elle est louangeuse, de baisser modestement les yeux en s'attribuant toutes les pages glorieuses ; si elle se moque ou méprise, d'en rejeter élégamment la honteuse paternité.

Nous placerons la chronique de ce bien mort mois de novembre sous deux signes extrêmes : celui des descentes ecclésiastico-policieres dans les bas-fonds de notre cité d'étudiants, et celui de la montée vers les cimes philosophico-littéraires en un cycle de conférences au rythme hebdomadaire réjouissant.

En guise de pendant au « Quartier Latin » des combles abbatiaux, ainsi baptisés par leurs locataires internes, le lycée de l'externat donna immédiatement à ses locaux le nom de « Harlem » : comparaison, qui, en même temps qu'elle trahit un sens merveilleux de l'équilibre et de l'imitation, se justifie par le voisinage tonitruant de la fanfare, si toutefois ses terre-à-terre flonflons valent les jazziques Wa-Wa du plus sélect quartier de New-York. Par malheur, emportés par leur zèle et pris au jeu, nos braves lycéens transformèrent leur magnifique « saloon » en un affreux pandémonium, tant et si bien que l'autorité compétente s'en émut et une descente en règle fut organisée par le chef de préfecture « de peau lisse » et cheveux noirs. Sanctions : fermeture temporaire de l'établissement, sur la porte duquel on placarda une affiche aux termes ambigus : « Fermé pour cause de transformation » : s'agissait-il de transformer la salle ou les élèves ? On envisagea même officiellement une remise des locaux à l'A.S.C.A., dont le besoin toujours croissant d'espace vital finira par exiger le collègue au complet.

Parallèlement à ces dramatiques événements, et perpendiculairement à cette dernière salle, se déroulait un véritable roman policier. Reconstituons les faits : un piano de marque (Steinway), au bois aussi lisse que la tête de son possesseur, assistait d'un air résigné à tous les cours dans la classe de Syntaxe. Quelques galopins, véritable rebut d'Humanités, qu'un tel exemple de patience avait sans doute poussés à bout, s'obstinaient à décapiter chaque jour l'instrument de leur vénérable ancien maître, tout en chantonnant : « Tire, tire, tire la coulissière, Et M. Cornut la remontera ! » Il la remonta sept fois, mais à la huitième, sans attendre la multiplication évangélique des septante-sept autres, il commença de se fâcher, et Sherlock Holmes montra un bout d'oreille. Descente de police, une vraie de vraie, détective à manteau muraille, empreintes digitales par saupoudrement du corps du délit, interrogatoire serré, aveux

signés : rien n'y manqua qu'un bon petit crime parfait. Tout finit encore, ut supra, par la découverte des coupables et la victoire totale de l'autorité.

Triomphe également de l'autorité dans la docilité des bêtes fauves que l'on put admirer au cirque. Le numéro des lions évoquait irrésistiblement l'atmosphère du collège : même empressement résigné des animaux, même prestance du dompteur, tout de blanc vêtu (comme certains professeurs), mêmes bâillements des condisciples quand le maître donne une explication, mêmes grognements quand il menace. Le trapèze volant rappelait certaines évolutions vertigineuses du corps enseignant, tandis que le piétinement des chevaux ne donnait qu'une faible idée des folles cavalcades à travers les corridors. Casciotti préféra les chiens footballeurs, et Vallat, les éléphants. Tout le monde quittait à regret la fête pour un autre cirque, de montagnes celui-là, qu'il fallut bien rejoindre quand le contrôleur cria dans le tohu-bohu des cris et des chants : « Saint-Maurice ! »

« Mais pour en venir à mon sentiment particulier sur les montagnes, je dirai que, comme il n'y a pas de beaux paysages sans un horizon de montagnes, il n'y a point aussi de lieux agréables à habiter, ni de satisfaisants pour les yeux et pour le cœur, là où on manque d'air et d'espace : or, c'est ce qui arrive dans l'intérieur des monts. Ces lourdes masses ne sont point en harmonie avec les facultés de l'homme et la faiblesse de ses organes. » Ils avaient lu sans doute ce passage de Chateaubriand, les malins qui gagnèrent les collines de Cries pour la promenade aux vendanges... en car. Ce nouveau moyen de locomotion, imaginé par ceux du dernier étage du collège, obtint un gros succès d'ovations ponctuées par la grosse caisse. Les jours suivants, dans la cour de St-Joseph, les chanoines louvoyaient entre des bossettes à croix tréflée, tandis qu'au beau milieu du corridor de l'Abbaye, dont les murs se voilaient pudiquement la face, de gros oiseaux noirs au vol sinistre s'en venaient picorer dans une énorme cuve, chassant les impertinents moineaux qui se hasardaient sur les bords.

Faut-il attribuer à cette ambiance bacchique ou à l'odeur fétide et sépulcrale de la cave aux provisions, l'entrée au noviciat de Vuille... par la porte du réfectoire ? Trois personnages seulement furent témoins de cet élan mystique : Pépé, qui montait la garde dans le couloir, un chanoine, que la lumière suspecte avait en ces lieux attiré, et la bouteille communautaire, qui se vit pour la première fois achevée. On raconte que des saints s'abstenaient de lait dès leur plus tendre enfance : en voilà un qui, pour la plus grande consolation des Valaisans, se sera rattrapé sur le vin...

Vint enfin la Sainte-Catherine. Les généreux physiciens invitèrent gracieusement les philosophes... à ne pas les accompagner. Ces hôtes courtois célébrèrent la fête à Troistorrents, sous le patronage jumelé de Sainte Catherine et de M. Michelet. Vainement avons-nous tenté d'interviewer les participants sur leurs agapes. Un seul fut capable de répondre : « Eh bien ! je ne me souviens pas d'avoir rien mangé. » Honni soit

qui mal y pense, mais la fontaine de la place, à Monthey, vous clapotera qu'elle a vu au crépuscule Wiswald et un modeste anonyme jouer les silènes sur sa margelle.

Quant aux philosophes, nous n'avons jamais bien compris, ni eux non plus, comment ils ont bien pu, sous la nébuleuse conduite de M. Viatte, parvenir à pied dans le brouillard et la pluie, jusqu'à Villars, pour y déguster une fondue qui « cordait » (ô Charlotte !). Nous tenons ce dernier renseignement de Maret, dont la rentrée hoquetante se fit en lignes courbes et passablement discontinues : ce cher mathématicien n'a pu toutefois nous préciser s'il s'agissait de tangentoïdes ou de sinusoides.

« Paulo majora canamus. » Le quatuor de Genève, sous les auspices des Jeunesses Musicales, nous donna un très beau concert. Tandis que Mozart et Beethoven tenaient toute la salle sous leur charme, Bartok désarçonna beaucoup d'auditeurs aussi fortement qu'une toile de Picasso. Des sons et des couleurs... Mais tout le monde entendit avec plaisir une conférence de Lucien Marsaux : « L'évolution du roman » et une autre de M. Pierre Henri Simon, professeur à l'Université de Fribourg, sur le thème : « Dieu vivant ». A côté de la joie qu'on éprouve à écouter ceux qui réfléchissent profondément aux problèmes de l'heure, un secret bonheur se glisse encore, celui de manquer du même coup une heure de latin par exemple, surtout quand on trouve que le professeur décidément « décline ».

Il faut la fête du maître de classe pour que les élèves découvrent toutes ses qualités en des compliments de la meilleure veine. C'est ainsi que M. Bérard fut doublement célébré : par la section des Grands à lui confiée, et par ses turbulents futurs commerçants, tandis que M. Gogniat, pour la seule fois de l'année, écoutait chanter ce chœur dont il est une colonne sonore. MM. Maillat et Rappaz partagèrent fraternellement l'aubade commune donnée sous le signe de leurs saints patrons. Les dernières mesures vibraient encore sous les voûtes abbatiales quand on reprit voix et instruments pour fêter Mgr Maillat, Père Blanc, préfet apostolique de Nsérékoré, qui nous fit l'honneur d'une visite et le plaisir d'un congé. Notre camarade Jean-Pierre Reber traduisit les sentiments de tous par un hommage fervent auquel Monseigneur répondit très cordialement, en insistant sur le devoir missionnaire de tous les catholiques.

Resterait à vous dire ce que fit le chat de la cuisine sous le lit d'un chanoine hospitalier, ce que Lanève et Mérat pensent d'un « violon » de Vevey, ce qui a grandi de quelques centimètres M. Vogel aux yeux de sa section et ce qu'André Gillioz expose en ses pavillons cunicoles. Mais, hostile lecteur, si nos élucubrations sont par trop ennuyeuses, médite bien notre épigraphe et pense que si la satire est du plus mauvais goût dans la chronique d'un collègue qui se respecte, l'esprit étudiant, dès qu'il la quitte, tombe dans l'obscur médiocrité, et, dès qu'il la reprend, dans une lourdeur dont tu es, sans que nous le voulions, le témoin martyr.

Robert GERBEX et Victor GILLIOZ, phil.